

**PAGES
MANQUANTES**

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

AU PIED DE LA CROIX

MÉDITATION

d'après Saint-Thomas d'Aquin

Consummatum est !
Mon œuvre est achevée.

Voilà, au témoignage de S. Jean, la dernière parole de J.-C. sur la croix : Mon œuvre est achevée !

C'est qu'à ce moment-là, en effet, s'achevait la grande œuvre de Dieu, celle qui est la raison de toutes les autres. Toutes les œuvres de Dieu, la création, l'Incarnation du Verbe, les trente années de la vie de J.-C., les souffrances de sa passion et de sa mort n'ont eu qu'un seul et même but qui est de sauver tous les hommes. Et c'est par la mort de J.-C. sur la croix que s'achève cette œuvre admirable de notre salut. C'est par sa croix que J.-C. a mérité notre grâce et notre héritage céleste ; par sa croix qu'il nous a délivrés de la double servitude du diable et de nos propres péchés et nous a ouvert les portes du ciel ; par sa croix qu'il nous a montré le chemin qui doit nous y conduire. Voilà, dit S. Thomas d'Aquin, comment la Passion et la mort de J.-C. ont achevé l'œuvre de notre salut : en méritant pour nous la grâce et la gloire céleste—*per modum meriti* ; en détruisant tous les obstacles que le péché avait formés à notre salut—*per modum efficientiæ* ; en nous donnant par l'exemple même de notre Sauveur la force et le courage dont nous avons besoin pour accomplir nous-mêmes l'œuvre de notre salut—*per modum exempli*.

Voilà résumé en trois mots tout ce que veut dire cette dernière parole de J.-C. sur la croix : *Consummatum est,*

et ce qu'il nous faut comprendre par la grâce de N.S. J.C. en nous aidant de la doctrine de son Angélique Docteur. Recueillons-nous quelques instants et montons au Calvaire. Là, près de cette croix de notre Dieu mourant, debout comme Marie et S. Jean, si nous avons conscience de n'avoir point pris part à ses souffrances par nos fautes volontaires,—à genoux, comme Madeleine, si nous avons des fautes à pleurer, demandons-lui de nous faire comprendre cette dernière parole : “ *Consummatum est !* Mon œuvre est achevée.”

I.

D'abord, c'est la passion et la mort de J.-C. qui ont mérité notre salut, c'est-à-dire qui nous ont mérité la grâce de Dieu en cette vie et la gloire et le bonheur de Dieu au ciel.

Qu'étions-nous en effet avant la Passion de J.-C. ? des bannis, des esclaves, des condamnés à mort ; bannis du ciel et du cœur paternel de Dieu ; esclaves du démon et de nos propres péchés ; condamnés à ne jamais vivre de la vie de la grâce sur la terre et par conséquent jamais la vie de la gloire au ciel. La même faute qui nous avait jetés du Paradis terrestre dans cette vallée que tous les hommes doivent arroser de leurs larmes, cette même faute nous avait fait par un juste châtiment de Dieu les serviteurs du diable que nous lui avons préféré, et avait déchainé contre nous autant de maîtres que nous avons de passions. Sans ressource du côté de Dieu dont nous avons négligé les offres et outragé l'amour ; sans ressource de nous-mêmes, que pour nous éloigner de Dieu tous les jours davantage, nous n'avions qu'à gémir sans espérance sous le joug humiliant de cette double servitude, en attendant l'heure de la condamnation éternelle. Nous n'avions donc aucun moyen de sortir de cet état de désespoir et de malédiction.

L'enfant qui a outragé son père, et le serviteur qui a offensé son maître peuvent réparer leur faute, parce qu'entre le coupable et l'offensé il y a toujours une proportion fondée sur l'égalité de nature. Entre le père outragé et le fils coupable, le repentir inspiré par l'amour peut toujours franchir la distance, parce qu'elle n'est pas infinie. Entre le maître offensé et le serviteur infidèle, la proportion de la

justice peut se faire de nouveau par un dévouement gratuit et des services rendus. Mais entre le Père de toutes choses et l'homme qui l'a outragé, aucun repentir ni aucune réparation ne peut franchir la distance. Pour cela il faudrait un amour réciproque et un amour infini ; et cet amour est impossible à l'homme par ses propres forces.

Faut-il insister sur cette impuissance absolue du cœur de l'homme ? Descendez dans votre cœur—je ne dis point dans ce cœur chrétien, que la piété a creusé et qu'elle a dilaté sans mesure pour y répandre les flots infinis de la charité divine—non, descendez dans ce cœur d'homme tel que vous l'a fait la nature. Est-il bien large ? est-il bien profond ? Hélas ! c'est une source bien étroite, bien peu profonde, dont les eaux souvent troublées peuvent à peine désaltérer la soif des quelques êtres qui y viennent puiser, que le premier rayon de soleil peut tarir et le premier vent dessécher. Mais fut-il ce qu'il vous semble, comme ces mers dont on ne peut sonder la profondeur et dont on ne voit d'aucune part les rivages, toujours est-il qu'il ne peut être infini, et si loin que vous reculerez les flots, vous rencontrerez le grain de sable qui vous dira de la part de Dieu : Tu n'iras pas plus loin. Or il suffit que notre cœur ait une limite naturelle pour qu'il soit de lui-même incapable d'un amour infini.

Et cependant, à moins d'un amour infini pour Dieu, l'homme ne pouvait réparer sa faute envers lui. Fils dénaturés, nous étions de nous-mêmes condamnés à une éternelle ingratitude, ne pouvant mériter de nouveau l'amour de notre Père par une réparation digne de lui. Serviteurs désobéissants et infidèles, nous ne pouvions lui faire agréer en expiation un dévouement et des services qui lui étaient déjà dus : en étant devenus ses ennemis et les serviteurs de son ennemi, nous ne pouvions même plus prétendre à l'honneur de le servir.

Dieu aurait bien pu nous dire : " Ton péché s'est rendu jusqu'à moi. Tu as cru pouvoir te passer de moi ; sauve-toi, si tu le peux de toi-même, pour moi je ne t'aiderai point." Dieu le pouvait faire, et c'eût été justice ; mais il ne l'a pas voulu, afin que le démon ne put se vanter d'avoir à jamais détruit son œuvre, et parce qu'il est père et ne voulait pas abandonner le fils de son amour.

D'autre part, Dieu aurait pu nous réconcilier par un

acte gratuit de sa toute-puissante miséricorde, sans aucune condition, sans aucune réparation de notre part. Il aurait pu nous dire : “ Tu as mis ton orgueil à outrager plus puissant que toi ; moi je mets ma gloire à prendre pitié de plus petit que moi. Tu as outragé ma justice : c’est ma miséricorde qui te répond, et qui me venge de toi. Je te pardonne.”

Dieu l’aurait pu faire ; il ne l’a pas voulu, par égard pour sa justice, par une délicatesse divine de sa miséricorde, enfin par une prévision de sa divine sagesse.

Par égard pour sa justice d’abord. Certes, en justice absolue, Dieu pouvait bien nous pardonner notre faute sans aucune condition. L’injure n’ayant été faite qu’à lui, il avait bien le droit de nous faire grâce, sans que la justice put réclamer. Dieu n’en eut pas été moins juste ; mais nous eussions peut-être moins respecté sa justice et nous l’aurions moins redoutée ; et Dieu lui-même eût été moins sûr de notre amour. Connaissant par expérience que la miséricorde de Dieu prend le devant sur sa justice, nous aurions peut-être trop compté sur un pardon facile, et nous aurions abusé de la bonté de Dieu pour l’offenser impunément. Voilà pourquoi Dieu a voulu glorifier sa justice et la rendre souverainement respectable aux yeux des anges et des hommes. Il a bien voulu pardonner et faire grâce, mais à la condition que justice fut faite. La miséricorde divine nous pardonnera donc, mais à la condition que la justice divine aura reçu une satisfaction digne d’elle.

Et quelle est la satisfaction que Dieu a exigée de nous ? Quelle vengeance a-t-il tirée de nos crimes ? Quelle réparation avons-nous faite qui fût digne de sa justice ? Nous touchons ici au grand mystère de ce jour qui est aussi le grand mystère de notre salut.

Dieu exige de nous une réparation en proportion avec nos fautes ; il exige une satisfaction qui soit digne de sa justice. Comment pouvions-nous faire cette réparation ? Comment pouvions-nous satisfaire à sa justice ? Cela nous était impossible par nous-mêmes ; mais Dieu nous est venu en aide. Sachant que nous ne pouvions jamais par nous-mêmes satisfaire à sa justice, il nous a donné quelqu’un qui put le faire à notre place. Et c’est son propre Fils, notre bien-aimé Maître et Sauveur J.-C. Et c’est en J.-C. et par J.-C. que nous avons payé, et surabondamment,

toutes nos dettes envers la justice de Dieu ; et c'est sur lui qu'elle s'est vengé de nos crimes.

Voulez-vous savoir comment Dieu sait se venger ? Allez à Jérusalem. Montez au calvaire. Et là, regardez bien sur la croix. Vous voyez cet homme, le plus beau et le plus saint des enfants des hommes. Ses mains et ses pieds sont cloués ; tout son corps n'est qu'une affreuse blessure ; sa tête est couronnée d'épines. Cet homme, qui l'a fait mourir ? Ce sont sans doute ces Pharisiens hypocrites qu'il a tant de fois démasqués en public et qui passent maintenant au pied de la croix en branlant la tête ? C'est cette foule imbécile et vénale, qui demandait à grands cris sa mort et son sang ? C'est ce puissant du monde qui l'a condamné pour plaire au grand nombre ? Oui, ils sont bien coupables, et le sang de cet homme sera sur eux et sur leurs enfants. Mais pourtant ils ne sont que les aveugles exécuteurs d'une volonté qu'ils ne comprennent point ; ils ne sont que les injustes instruments de la justice divine. C'est le Sauveur lui-même qui le dit à Pilate : " Ne savez-vous point, lui dit Pilate, que j'ai le pouvoir de vous faire mourir ou de vous mettre en liberté ? Vous n'auriez point ce pouvoir, lui répond Jésus, s'il ne vous avait été donné d'en haut." C'est-à-dire que Pilate ne peut condamner Jésus que parce qu'il est condamné déjà par Dieu le Père.

Cet homme qui meurt aujourd'hui sur la croix, c'est le Fils éternel de Dieu : et Dieu seul a pu le condamner à mort. C'est Dieu qui l'a condamné : et les hommes ne font qu'exécuter sa sentence. Quand Pilate déclare devant cette foule que Jésus est innocent et que la justice humaine la plus sévère ne peut rien reprendre en lui, Dieu déclare qu'il est coupable à ses yeux, non point de ses propres fautes, mais des fautes de toute la nature humaine, et qu'il doit les expier par la mort la plus honteuse et la plus cruelle. C'est Dieu qui le condamne à la mort ; c'est Dieu qui le fait attacher à cette colonne, et qui fait broyer tout son corps par les verges et les fouets des bourreaux ; c'est Dieu qui le livre comme un jouet à cette soldatesque qui le couvre de crachats et d'injures, et le couronne d'épines ; c'est lui qui met cette croix sur ses épaules et qui l'envoie au calvaire pour y mourir ; c'est lui qui l'attache à la croix et lui fait répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang.

“ *Proprio Filio suo non pepercit Deus, sed pro nobis omnibus tradidit illum.* ”

Grand Dieu ! qu'avez-vous fait de votre justice ? Cet homme n'est-il point le saint d'Israël ? ce Dieu n'est-il pas la sainteté même ? Ce Dieu n'est-il point votre Fils ? avez-vous oublié que vous êtes son Père ? Non Dieu n'a pas oublié que cet homme est Dieu et que ce Dieu est son Fils bien-aimé ; et ce Fils est encore l'unique amour de son Père éternel. Mais si son Père l'a livré ainsi à la mort c'est que ce Dieu est un homme ; non pas un homme seulement, mais le premier d'entre les hommes, le chef et le roi de tous les hommes. Et comme toute une armée est pour ainsi dire dans son chef, tout un peuple est dans son roi, le corps entier dans la tête, ainsi tous les hommes sont en cet homme qui est leur tête, leur chef et leur roi. Ils y sont avec leurs fautes et leurs crimes. Voilà pourquoi cet homme, l'innocence même, est devenu non seulement coupable d'un péché, mais le péché même, chargé des péchés de tous les hommes. Et comme la justice humaine fait tomber la tête du coupable pour punir le corps tout entier, la justice de Dieu voulant punir ce grand coupable qui est le genre humain, fera porter à celui qui en est la tête le poids de tous ses crimes.

C'est là l'explication de ce grand mystère. Cet homme Dieu meurt pour nous et meurt à notre place, parce qu'il est l'homme, c'est-à-dire la nature humaine toute entière résumée en lui comme en son chef. Et sa mort est la satisfaction que la justice de Dieu exige de nous. Par J.-C. nous avons satisfait surabondamment à sa justice.

Je dis *nous* ; car ce n'est point seulement parce qu'il est homme que J.-C. a souffert, mais parce qu'il est le chef et la tête de tous les hommes : et de même que nous avons tous péché en Adam parce qu'il a été le chef et la tête de tout le genre humain dans l'ordre de la nature, de même nous avons tous expié nos fautes en J.-C. qui a été constitué par Dieu le chef et la tête de tout le genre humain dans l'ordre du salut. Je dis que nous avons donné une satisfaction surabondante : en effet c'est un homme qui a commis la faute et c'est un Dieu qui l'a réparée. Or jamais les fautes de tous les hommes, fussent-elles multipliées à l'infini, ne pourront faire à Dieu autant d'outrage que lui fait d'honneur la réparation et la satisfaction d'un

homme-Dieu. Voilà pourquoi l'apôtre dit aux fidèles que par la Passion de J.-C. la grâce a surabondé où le péché avait abondé. C'est qu'en effet si J.-C. est homme, et c'est comme homme qu'il expie nos fautes, il est Dieu cependant et sa personne divine donne une valeur infinie à son expiation.

Et en effet, la grandeur d'une faute se mesure à la grandeur de l'offensé ; mais la grandeur de la réparation se mesure à la grandeur de celui qui répare. Qui est offensé ? Dieu. Qui répare l'offense ? Dieu. Il y a donc égalité de justice entre l'offense et la réparation. La justice de Dieu est satisfaite : elle est infiniment glorifiée.

Ainsi donc, Dieu en nous sauvant par son Fils a pris soin de satisfaire les exigences les plus rigoureuses de sa divine justice. Et il nous l'a rendue infiniment redoutable. Certes, il n'y a pas de justice plus miséricordieuse que celle qui se charge de payer elle-même les dettes du coupable ; mais il n'y a pas de justice plus terrible que celle qui exige pour réparation des moindres fautes, la mort d'un Dieu. Et Dieu a trouvé le moyen en punissant nos fautes avec la plus extrême rigueur, de nous retenir à lui par la crainte des plus terribles châtimeurs et les charmes de la plus divine miséricorde. Car si Dieu a fait une si terrible justice de nos péchés sur son propre Fils qui était l'innocence et la sainteté même, quels terribles châtimeurs sa justice doit-elle réserver à ceux qui continuent à l'outrager et qui rendent inutiles les souffrances et la mort de son Fils ! Et d'autre part, si sa miséricorde est si grande et sa bonté tellement extrême que tous pécheurs que nous étions et ses ennemis, il nous a aimés jusqu'à sacrifier pour nous son propre Fils, que ne fera-t-il point pour ceux qui lui ont été reconciliés par la mort de J.-C. et qui ont à jamais lavé leurs âmes dans le sang de l'Agneau divin ?

Vous comprenez comment Dieu a glorifié sa justice par la passion de N.-S. J.-C. Mais peut-être ne voyez-vous point que ce mode de salut soit plus miséricordieux pour nous qu'un pardon gratuit et sans condition. C'est l'idée que nous nous faisons de la miséricorde : nous l'opposons à la justice. Mais en Dieu l'extrême rigueur de la justice se rencontre avec la souveraine condescendance de la miséricorde. Et ce mode de salut par la Passion de J.-C. n'est pas seulement le seul que Dieu ait jugé digne de sa

justice, c'est le seul qu'il ait jugé digne de sa miséricorde. Vous allez le comprendre.

Quelle est parmi les hommes la plus grande miséricorde et la plus délicate ? La miséricorde consiste à soulager les misères d'autrui en les faisant siennes, au moins par la compassion du cœur. Un homme miséricordieux, c'est un homme qui fait sienne la misère du prochain et qui la soulage en effet comme la sienne propre. C'est une grande miséricorde de remettre une dette; c'en est une plus grande de la payer soi-même: C'est assurément une grande miséricorde de pardonner une faute; c'est une miséricorde bien plus grande, non seulement de pardonner une faute du prochain, mais de la réparer à sa place. Et c'est précisément la grande miséricorde que Dieu nous a faite. Au lieu de nous pardonner seulement nos fautes il les a prises sur lui-même pour les réparer ; en sorte qu'il n'a pas seulement soulagé nos misères et pris en pitié notre faiblesse, mais il a réellement fait siennes toutes nos misères pour les soulager et les guérir. Et il a pris à cœur d'en effacer toutes les traces, comme s'il eut craint que le souvenir de notre grâce fut trop humiliant pour nous.

Que serait-il arrivé de nous, si Dieu nous eut donné le ciel sans que nous l'eussions mérité, et s'il nous eut pardonné nos fautes sans expiation ? Nous serions entrés au ciel, il est vrai, mais non pas comme des héritiers qui entrent de plein droit dans l'héritage de leur père, mais comme des étrangers que l'on reçoit par faveur dans une demeure qui ne leur appartient pas. Nous aurions, il est vrai, échappé à la mort éternelle ; mais nous aurions été aux yeux des anges et à nos propres yeux, non pas des justes, mais des graciés. Mais maintenant que nos fautes sont expiées, nous pouvons sans rougir prendre place parmi les anges ; nous serons non point des graciés au milieu des justes, mais des justes au milieu des justes ; car entre celui qui n'a jamais péché et celui qui a réparé sa faute dans toute la rigueur de la justice, Dieu ne fait point de différence.

Voilà pourquoi J.-C. a voulu mériter notre salut: pour satisfaire aux exigences de la justice divine et pour faire éclater davantage la miséricorde divine. Il a satisfait à la justice divine comme chef de toute notre nature. Pour nous réconcilier avec Dieu il fallait mériter son amour par

un amour infini. J.-C. l'a aimé d'un amour infini : il lui a prouvé cet amour en mourant pour faire sa volonté, et il a ainsi mérité que Dieu nous aime et nous fasse la grâce de l'aimer et d'être de nouveau ses fils.

II.

Non seulement J.-C. a mérité notre salut éternel par sa charité envers son père et son obéissance jusqu'à la mort ; mais il a accompli l'œuvre de notre salut. De fait nous sommes sauvés et rachetés. Nous n'avons pas seulement droit à ce que Dieu nous vienne en aide, mais de fait J.-C. a détruit les principaux obstacles à notre salut, en nous délivrant de la servitude du diable et du péché et en nous ouvrant les portes du ciel qui jusque-là nous étaient fermées.

Et ce n'est pas une vaine figure de langage que cet empire et cette tyrannie du diable sur la nature humaine, c'est une des plus incontestables et des plus effrayantes réalités de l'histoire des hommes. L'homme n'ayant point voulu croire à la parole de Dieu et lui ayant refusé obéissance pour suivre les conseils du diable, Dieu permit que le diable mit l'homme entièrement sous son pouvoir. Le diable avait conquis le monde ; et Dieu pour punir le monde lui en laissait l'empire à peu près incontestée. Aussi quand J.-C. parle du diable, il l'appelle souvent : le prince de ce monde—“ *Princeps hujus mundi.*” Il était le roi et le tyran du monde, par la conquête et par le châtement de Dieu.

Or il est évident que cette tyrannie du diable et ce pouvoir qu'il exerçait sur les hommes était un grand obstacle à leur salut. Pour les sauver, il fallait donc détrôner le diable de son empire, renverser son trône et le chasser de ce monde. Et c'est ce qu'a fait J.-C. par sa passion et sa mort : il a détruit le royaume et l'empire du diable, pour établir en ce monde son empire, l'empire de Dieu dont tous les hommes doivent être les sujets et qui doit durer jusqu'à la fin des siècles.

Comment cela ? Comment s'est accomplie notre délivrance ?

Par la faute du diable. Il avait pouvoir et puissance sur tous ceux qui lui avaient été conquis par le péché ; mais il ne pouvait rien sur ceux qui n'avaient point de pé-

ché. Il ne pouvait rien sur J.-C. Mais le diable voyant en lui le représentant de Dieu qui venait lui disputer l'empire du monde, porta la main sur lui : il le fit mourir, croyant qu'ainsi il se déferait d'un rival. Or c'est à ce moment que Dieu l'attendait. Parce que le démon avait abusé de sa puissance contre un homme qui ne lui appartenait pas, Dieu lui enleva sa puissance sur ceux qui lui appartenaient. C'est ainsi, comme parle l'Apôtre, que J.-C. força les puissances des ténèbres à lui remettre le décret de notre condamnation qui nous livrait à leur tyrannie et que l'attachant à la croix il l'effaça pour jamais dans son sang.

Ainsi donc la croix est le champ de bataille où Dieu et Satan se sont mesurés, et où le diable a pour jamais perdu son empire, en se rendant coupable de la mort d'un Dieu. Et voilà pourquoi aujourd'hui la croix est toute puissante et terrible au démon, parce qu'elle lui rappelle la plus honteuse et la plus humiliante défaite. Voilà pourquoi, par toute la terre, les démons fuient épouvantés devant la croix triomphante ; et jusqu'à la fin du monde elle portera de rivage en rivage et de nation en nation les triomphes du divin crucifié. Voilà pourquoi jusqu'à la fin du monde, l'Eglise chantera cette croix instrument béni de notre délivrance.

Le diable a donc été détrôné de ce monde par la croix de J.-C. et la parole du divin Sauveur avant de quitter la cène s'est réalisée : "*Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras ; ego autem si exaltatus fuero, omnia traham ad me ipsum.*" Notre Sauveur nous a arrachés à la puissance du diable, et il nous a attirés à lui en brisant les liens du péché qui nous tenaient loin de Dieu.

La même faute qui nous avait révoltés contre Dieu et soumis à la tyrannie du démon, avait déchaîné contre nous une puissance ennemie encore plus redoutable, celle du péché qui tenait captifs notre âme et notre corps. Nous étions les esclaves de nos propres fautes et de nos propres passions, plus encore que du démon.

Hélas ! est-il besoin de faire l'histoire de cet empire tyrannique que le péché avait pris sur nos âmes et sur nos corps ? Nous-mêmes, chrétiens, issus du sang rédempteur de J.-C. et fils de cette liberté chrétienne qu'il apporta en ce monde, n'avons-nous pas plus d'une fois, malgré la grâ-

ce de notre baptême, courbé la tête sous le joug humiliant de nos passions. " Je sens, disait l'Apôtre S. Paul, une autre loi que la loi de Dieu qui pèse sur mon âme et qui tient les membres de mon corps dans une honteuse captivité : car je fais le mal que je ne veux pas, et je ne fais pas le bien que je veux." Et j'en appelle à notre expérience, y en a-t-il un seul parmi nous qui n'ait jamais eu à gémir des attaques humiliantes de ses passions ? Qu'était-ce donc avant la rédemption, c'est-à-dire avant que J.-C. nous eut délivrés de nos péchés et mérité la force et le courage dont nous avons besoin pour leur résister.

Mais, direz-vous peut-être, comment sentirais-je en moi-même ces luttes ardentes et ces querelles intestines de la chair contre l'esprit, si J.-C. m'en a délivré au calvaire. Je ne vous dis point que J.-C. ait détruit le péché ou la concupiscence ; non, pas plus que le démon ; mais il a détruit leur empire sur nous. Ils peuvent toujours nous attaquer, mais à armes inégales et ils ne nous domineront désormais qu'autant que nous le voudrons bien. Mais nous sommes de fait sous l'empire de J.-C. et la loi de la grâce. Nous sentons à la vérité les doubles attaques du démon et du péché, mais ce sont les derniers coups d'ennemis blessés à mort : et nous n'aurons rien à en souffrir, si nous savons nous couvrir comme d'un bouclier invulnérable de la croix de J.-C. Et si nous sommes blessés par notre faute, nous avons sur cet arbre de la croix, ce doux fruit de notre salut, dont la sève divine nous rendra la vie et dont l'application guérira toutes nos blessures.

J.-C. a détruit l'empire du démon et l'empire du péché comme il a détruit l'empire de la mort. Nous mourons tous, comme sont morts nos pères ; mais avec cette différence que la mort n'est plus qu'un sommeil où l'on attend dans la paix et l'allégresse d'une divine espérance les lueurs et l'aube bienheureuse du jour éternel. Nous mourons encore ; mais non seulement la mort n'est plus désespérante, mais elle est devenue l'objet de nos espérances et de nos désirs. *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* C'est que la mort n'est plus ce qu'elle était, la malédiction suprême qui doit consommer la séparation avec Dieu ; mais elle est devenue, par la mort de notre Dieu, le gage terrible mais nécessaire et sûr de notre union éternelle avec lui.

La mort, le péché lui-même, et le démon, sont deve-

nus par la passion de J.-C. des instruments de sanctification et de délivrance. Ce ne sont plus des maîtres, mais des ennemis dont les attaques ne doivent que nous fortifier et nous rendre plus agréables à notre divin chef par notre fidélité dans les combats. Au lieu de nous fermer le chemin du ciel, ils nous font hâter le pas vers cette cité bienheureuse dont J.-C. nous a ouvert les portes par son sang.

Le sang de J.-C. nous a ouvert les portes du ciel. Le ciel nous était fermé : par cela seulement que nous étions des hommes, à cause de notre péché. La preuve, c'est que toutes les âmes saintes avant J.-C. attendent leur délivrance, non seulement parce qu'elles n'ont point été affranchies de la servitude du diable, mais parce que les portes du ciel ne leur sont point ouvertes. Mais J.-C. va entrer au ciel comme homme et chef de toute la nature humaine ; il va entrer comme un triomphateur du diable, de la mort et du péché ; et à la suite du chef entreront tous les soldats qui porteront sur leur front le signe de la milice divine imprimé par la foi et par le baptême.

Car, remarquons-le, c'est là la condition essentielle à notre salut, et celle qui nous reste à accomplir. J.-C. a vaincu le diable, la mort et le péché, et il a ouvert à la nature humaine les portes du ciel. Mais que faut-il pour que nous jouissions des effets de notre salut ? Une seule chose : que nous ne fassions qu'un avec J.-C. comme un seul et même corps et une seule et même personne.

Et la raison en est bien simple : nous avons été perdus par un seul homme, parce que nous ne faisons qu'un avec lui. Pour être sauvés par un seul homme, il faut que nous ne fassions qu'un avec lui. Mais cette fois, l'unité naturelle étant impossible, c'est l'union volontaire qui nous fera avec Jésus-Christ les membres d'un seul corps.

Nous sommes tous sauvés, mais par J.-C. et en J.-C. ; et la condition essentielle de notre salut et de notre rédemption, c'est que nous ne fassions qu'un avec Jésus-Christ par la grâce et les vertus surnaturelles qu'opèrent en nous les sacrements, surtout le baptême et l'Eucharistie. L'œuvre de notre salut est accomplie pour tout le genre humain ; mais comme elle n'est pas une œuvre naturelle, mais une œuvre divine, il faut qu'elle s'accomplisse et s'achève en chacun de nous par notre transformation surnaturelle et divine. Il faut, pour emprunter une comparaison

de l'Apôtre, que nous soyons greffés par la grâce sur le tronc qui est l'Homme-Dieu, afin que son sang comme une sève divine monte et circule dans nos âmes et nos corps, et pousse en chacun de nous les fleurs des vertus et les fruits de la vie éternelle.

III.

C'est pour nous exciter et nous encourager à achever en nous " ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ " par la pratique parfaite des vertus surnaturelles que Dieu a choisi pour nous ce mode de rédemption, par les souffrances et la mort de son Fils sur la croix. *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus* (I Pet. II. 21).—“ Le Christ a souffert pour nous, vous donnant l'exemple afin que vous marchiez sur ses traces. ”

Savez-vous pourquoi cette passion douloureuse? pourquoi cette agonie cruelle? pourquoi cette sentence injuste? pourquoi cette horrible flagellation? pourquoi ces injures et ces moqueries? pourquoi enfin cette mort honteuse et cruelle au milieu de ces fêtes de toute une ville? Ce n'est pas seulement pour nous ouvrir les portes du ciel, c'est pour nous donner le courage d'y monter.

Que serait-il arrivé, si J.-C. nous avait rachetés sans les humiliations et les souffrances de sa Passion? Nous aurions trouvé trop difficile l'œuvre de notre salut; le cœur nous eut manqué. Nous aurions murmuré contre notre rédemption et notre Sauveur.

Mais maintenant, comment oserions-nous nous plaindre des difficultés de notre salut? comment oserions-nous trouver qu'il nous coûte trop cher? Si le chemin du ciel nous semble difficile à monter, J.-C. l'a pourtant monté avant nous, chargé de sa croix, et si nos pieds se déchirent aux pierres et aux ronces du chemin, ils ne font pourtant que se poser sur les traces sanglantes de J.-C. Si notre âme et notre corps nous semblent parfois bien meurtris par la pénitence et l'austérité de la vie chrétienne, nous nous rappelons que nous n'avons pas le droit d'être "des membres délicats sous un chef couronné d'épines." (1) C'est pour cela, c'est pour nous apprendre cette nécessité et cette

(1) S. Bern.

souveraine efficacité de la souffrance pour notre salut, que J.-C. a voulu nous racheter au prix de tant de souffrances.

Avouons-le, rien ne confond comme cette croix de notre Sauveur notre mollesse et notre lâcheté. Enfants, nous nous plaignons que l'obéissance est trop dure et qu'elle coûte trop à notre orgueil : sommes-nous plus grands que J.-C. ? Nous a-t-il jamais demandé d'obéir comme lui jusqu'au sang et jusqu'à la mort de la croix ? Jeunes gens, nous nous plaignons de cette loi austère qui impose à notre cœur et à notre corps le grand et difficile devoir de la chasteté chrétienne : nous a-t-il jamais demandé de laisser attacher nos pieds et nos mains à une colonne et de laisser broyer tout notre corps par les verges des bourreaux, sous les yeux de tout un peuple ? Hommes murs, vous trouvez insupportable que Dieu ait mis un frein à vos convoitises et à vos ambitions : vous a-t-il jamais demandé de n'accepter des hommes d'autre hommage que les crachats et les soufflets, d'autre richesse que la plus humiliante nudité, ni d'autre marque d'honneur qu'une couronne d'épines ? Vieillards, vous vous plaignez de l'isolement, de l'ingratitude et de l'oubli : avez-vous été laissés seuls dans l'agonie de la tristesse ? Avez-vous été trahis comme J.-C. et livrés comme lui à des bourreaux et à des assassins par ceux auxquels vous aviez donné votre corps et votre sang ? Nous nous plaignons qu'il est difficile d'aimer nos frères ? Etait-il plus facile d'aimer ses assassins et ses bourreaux, de prier pour eux et de mourir pour eux ? Comment donc oserions-nous nous plaindre à notre divin Sauveur que sa croix est trop lourde et trop difficile à porter ? Comment la traînerions-nous en murmurant sur le chemin de notre vie ? Comment ne la prendrions-nous pas joyeusement pour la porter à la suite de notre bien-aimé Sauveur sur l'âpre et austère chemin du ciel ? Comment n'aimerions-nous pas jusqu'à la mort un Dieu qui nous a aimés jusqu'à la mort de la croix ?

Ainsi donc la croix ne nous a pas seulement rachetés et délivrés de la tyrannie du diable et du péché, elle marche devant nous pour nous montrer le chemin qui mène au ciel.

Vous avez vu ce matin la procession qui s'avancait au milieu de l'église. La première marchait la croix, et dernière elle enfants, clercs, prêtres s'avancèrent au milieu des

chants. Car le chœur chantait : *Vexilla Regis prodeunt*. "Voici l'étendard du Roi qui s'avance ! C'est la croix mystérieuse où le créateur et le sauveur de nos corps a souffert dans sa chair."

Chrétiens, c'est là l'image de notre vie. Depuis dix-huit cents ans la croix de J.-C. marche à travers les ombres du temps, et cette basse vallée de la terre vers les divines lumières et les saintes collines de l'éternité. A sa suite marche la longue procession des rachetés, les enfants, les femmes, les vieillards, et ils chantent : "*Vexilla Regis prodeunt !* l'Etendard du Roi s'avance, voici le signe mystérieux de la croix." Ils souffrent, ils pleurent, ils gémissent, mais ils chantent comme l'Eglise. A côté d'eux, les mondains rient, il se réjouissent, ils travaillent à leurs richesses, ils courent à leurs plaisirs, ils raillent la troupe sainte des pénitents et des crucifiés. Ne soyons pas de ces mondains qui se réjouissent et qui regardent en souriant passer la croix de J.-C. ; entrons dans la procession glorieuse des fils de la croix et chantons comme eux : O croix bienheureuse, qui a porté dans tes bras le prince du monde ! toi qui as pesé le corps même de J.-C., prix de notre rançon, et arraché à l'enfer nos âmes dont il avait fait sa proie. Salut, ô croix ! notre unique espérance ! sur ce chemin de la vie qui conduit au ciel par la souffrance, dans ce temps si court de notre vie, qui est le temps douloureux de notre passion, à nous tes fils donne la sainteté ; à ceux qui ne te connaissent pas ou qui ne t'aiment pas, donne le pardon." Marchons toujours dans la joie de notre sacrifice et de nos souffrances supportées par amour pour Dieu, marchons toujours à la suite de la croix douloureuse de J.-C. Et au dernier des jours, quand la croix glorieuse commencera l'éternelle et triomphante procession des élus dans la cité du grand Roi, tandis que les mondains et les ennemis de la croix de Jésus commenceront leur pleur éternel dans la cité maudite, nous chanterons avec la procession des saints, le Dieu qui nous aura sauvés par le mystère de la croix.

*Te, Summa Deus Trinitas,
Collaudet omnis spiritus !
Quos per crucis mysterium
Salvas rege per sæcula !*

Amen.



RÉSURRECTION.

(GUIDO.)

ST-THOMAS D'AQUIN

(Extrait du Sermon de M. l'abbé Lindsay, le sept mars, dans notre Eglise de St-Hyacinthe.

Prenant pour texte la devise de l'Ancienne Université d'Oxford, "*Dominus illuminatio mea*", le prédicateur remarque avec St-Thomas que Dieu a doté l'homme d'une triple lumière qui le distingue des créatures inférieures : Dans l'ordre naturel il lui a donné la lumière de l'intelligence ; dans l'ordre surnaturel, la lumière de la grâce pour le guider et le soutenir "dans la voie" ; Et enfin la lumière de la gloire pour le récompenser "dans la vie".

"Le temps manque pour redire ces merveilles ; ...et ne faudrait-il pas plutôt dire un mot de la lumière surnaturelle de la grâce ?"

Puis après avoir défini la dignité et le rôle de la foi dans l'Economie de la Rédemption, le panégyriste arrive à la partie principale de son sujet :

En quoi St-Thomas a-t-il été le Héraut, et le Soutien de la foi ? En quoi a-t-il contribué à faire briller d'un plus vif Eclat cette Lumière Surnaturelle destinée à éclairer le maître et le disciple, le pasteur et les agneaux, à guider toute âme fidèle jusqu'au grand jour de la vie Eternelle ?

Son titre glorieux d'*Ange de l'École* l'a-t-il mérité seulement par sa virginale et miraculeuse pureté, ou par cette sublime contemplation qui, l'égalant aux chérubins, lui arrache cet aveu : "Le regard fixé sur la lumière éternelle je m'enflamme à son divin rayon"(1). En effet, dit un de ses biographes, à la manière des purs esprits, il *voit* plutôt qu'il ne raisonne ; il *entend* plutôt qu'il n'argumente ; il *saisit* d'un seul regard la vérité en elle-même, au lieu de la découvrir par des regards multipliés . . . Il est plus *instinctif* que *discursif* . . . Il a plus d'*intelligence* que de *raison*. Il est plus *ange* qu'*homme*"(2).

Ne l'a-t-il pas également conquis, ce titre d'ange, par sa vaillance à combattre les ennemis du Dieu de vérité, répétant à bon droit le cri de guerre de l'Archange : "*Quis ut Deus ?* Qui est semblable à Dieu ?"

(1) Dante, Paradis, ch. XI.

(2) Didiot St-Thomas d'Aquin.

Et quelles armes s'est-il fabriquées pour triompher de l'erreux et affermir la foi de ses frères en Jésus-Christ ?

Il faut nommer tout d'abord la *Somme contre les Gentils*, où la profondeur de la pensée le dispute à la force et à la clarté de la démonstration ; œuvre étonnante, arsenal d'arguments propres à anéantir toutes les objections de la fausse philosophie, tant ancienne que moderne, suscitées contre l'éternelle vérité.

Mais voici, dit le poète, que la sainte théologie m'apparaît avec le voile blanc de la foi(1). Voici l'œuvre par excellence de l'Angélique Docteur, cette *Somme* de toute la théologie où Thomas d'Aquin concentra tous les trésors de son immense savoir, où son génie encyclopédique semble avoir pleinement réalisé l'axiôme de l'Ecole : *anima humana est quodammodo omnia*. "Rien, dit un des panégyristes du saint, n'approche de la vision claire et béatifiante du ciel, autant que la *Somme théologique* ! et il semble que pour nous empêcher d'y voir un chef d'œuvre des anges, au lieu d'un travail fait de main d'homme, Dieu ait voulu qu'il ne pût être achevé, et qu'il manquât de couronnement. Ainsi, dit le même, voit-on parfois les plus belles cathédrales du moyen âge manquer d'une flèche ou d'un portail que le génie de l'architecte avait rêvés, mais qui sont demeurés au-dessus des efforts ou des libéralités de la postérité"(1).

Il est difficile de parler en termes mesurés, de ce livre merveilleux. Il est impossible de le lire avec réflexion sans s'écrier involontairement : "Il était vraiment inspiré de Dieu, l'homme qui a écrit ce livre. "Toute l'étendue du vaste sujet qu'il y traite, y est embrassée d'un coup d'œil surhumain ; il y règne l'ordre le plus parfait : les idées coulent comme un fleuve majestueux, calme, et pourtant puissant, profond, et pourtant limpide comme le crystal, réfléchissant partout la lumière du ciel, jusqu'à ce qu'enfin tout le vaste océan de la science théologique, étincelant sous les rayons du soleil de vérité, soit révélé à l'esprit du lecteur.

Voilà donc cette grande œuvre de la synthèse catholique, que le Verbe de Dieu, désireux de s'associer les hommes dans le parachèvement de l'Arche de la Nouvelle Alliance, confie à Saint-Thomas, comme à un autre Bésélél.

(1) *Dante Purgatoire*, ch. XXX.

C'est pour cela que Dieu le remplit de son esprit, qu'il lui donne la sagesse, l'intelligence, la science et la plénitude de la doctrine(1).

Il fallut, en effet, que le Christ versât abondamment dans son âme l'Esprit de Dieu, car il devait reformer l'esprit de l'homme : *implevit eum Spiritu Dei*. Il devait être humble pour confondre l'orgueil des savants du siècle, et l'humilité seule donne la sagesse : *et sapientia*. Il faut pourtant qu'il soit puissant par le génie ; car il ne s'agit pas de faire taire la science, mais, au contraire, de lui ouvrir des voies plus larges : *et intelligentia*. Il faut encore qu'il soit doué d'une vaste science ; car il doit coordonner tout le savoir de l'homme avec la révélation de Dieu : *et scientia*.

Le Docteur Angélique, dans cette synthèse, à dû par une alliance merveilleuse, associer ensemble la raison et l'autorité. "Comme l'Ange, dit si justement un des vôtres, ramène Agar rejetée de la maison d'Abraham pour s'être révoltée contre Sara, mais à la condition de servir sa maîtresse, ainsi le Docteur d'Aquin rappelait la philosophie scolastique, qu'on voulait exclure de l'Église dans la crainte de nuire à l'autorité, lui imposant le devoir de servir la foi et l'autorité, en leur prêtant secours. Au reste, la raison n'y perdait pas ses droits, car "la foi centuple la puissance de la raison, ou plutôt lui communique les rayons de l'intelligence infinie."

Armé de ce glaive à deux tranchants, le vaillant Docteur abat successivement la tête de toutes les hérésies que l'Enfer suscite contre l'Église. Luther le sentait bien quand il s'écriait : "Otez Thomas, et c'en est fait de l'Église". Et l'Église elle-même n'a-t-elle pas rendu un éloquent hommage à la sûreté de sa doctrine, lorsque l'auguste assemblée de Trente, pour présider à ses luttes contre l'erreur, plaçait en face de la sainte Bible, la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin !

Les plus habiles maîtres, à Rome, à Paris, à Salamangue, à Mexico, ne font guère qu'expliquer ses œuvres. Il leur épargne de longues recherches, où ils auraient presque en vain consumé leur temps et leur forces. Du premier coup, il les élève sur les cîmes de la science sacrée comme l'Aigle fait de ses Aiglons, il les porte d'un seul essor au

(1) Didiot, ouvrage cité, p. 86.

foyer même de la lumière. Ce que lui doivent tous les théologiens et tous les philosophes de l'École, est à vrai dire incalculable.

Faut-il s'étonner si les grandes cités du moyen âge rivalisent de louanges à l'adresse du Docteur Angélique ? C'est Paris suivi de toutes les autres, qui appelle Thomas son Ancien Élève, "la lumière éclatante de l'Église universelle, la fontaine des Docteurs, le chandelier insigne et lumineux où la lumière brille aux yeux de tous ceux qui entrent dans les voies de la vie et dans les Écoles de la saine doctrine".

Puis viennent Salamanque, Louvain, Douai et toutes les autres universités, tant de l'ancien que du nouveau Monde, payer leur tribut d'hommage au génie et à l'inspiration du Maître.

Mais tous les témoignages des Souverains Pontifes, des universités catholiques, des ordres religieux se résument dans celui que le Divin Crucifié rendit à son disciple fidèle.

Un jour que Thomas demandait à son Maître en croix l'intelligence des mystères de la Foi, et que, les larmes aux yeux, il le suppliait de l'éclairer pour la plus grande gloire de son nom, Jésus, pour le consoler et le récompenser, lui dit avec amour : "Ce que vous avez écrit de moi est bien, Thomas." Paroles simples, mais sublimes ; paroles divines qui épuisent toute louange, comme le Verbe de Dieu exprime toute la perfection de son Père. Dieu, dit Billuart, contemple tout ce qu'il a créé et voit que tout est bien."

Le Christ a vu tout ce que Thomas avait écrit, et prononce que "tout est bien." Silence donc, langues humaines, quand c'est Dieu qui loue. Que d'autres appellent Thomas "l'Ange de la Théologie", que les Pontifes proclament que *la Somme* compte autant de miracles que d'articles ; la seule parole du Verbe en dit plus long que tout le reste.

Mais croirait-on qu'un tel témoignage ait pu être oublié, et que des générations avides de nouveauté et infatuées d'elles mêmes se soient écartées de la voie que leur avait tracée le guide inspiré ? Hélas ! il en arriva pourtant ainsi. Les lettres et les arts avaient eu leur soi-disant Renaissance ; la philosophie et la théologie devaient

avoir le même sort. La première Renaissance sacrifiant à un idéal humain et sensuel la vraie esthétique qui s'inspire aux sources de la foi, avait "fait adorer aux croyants ce qu'ils avaient brûlé, et brûler ce qu'ils avaient jadis adoré". De même un oubli partiel de la doctrine de saint Thomas, avait diminué la solidité des remparts et des temples de l'Église ; cet égarement avait fait descendre l'esprit chrétien des hauteurs où l'avait placé l'Aigle de la théologie, le laissant à la merci des séductions du rationalisme et du sensualisme.

La réforme protestante avait partiellement accompli son œuvre de destruction ; le vœu de Luther était à demi réalisé : On ôtait Thomas de l'Église. La Révolution qui, née d'un siècle de fausse philosophie et d'immoralité, ensanglanta et bouleversa la France et l'ancien monde, permit pour un temps aux enfants des ténèbres de se consolider et d'envahir presque tous les foyers de la doctrine.

Mais à la citadelle de Dieu veille toujours la sentinelle qui annonce à la ville et au monde, *Urbi et Orbi*, l'approche de l'ennemi. C'est elle qui, au nom du chef qu'elle représente, dit au flot de l'erreur: *Hucusquæ venies*; "jusqu'ici : pas plus loin." Et le flot envahisseur vint briser sa vague au pied du roc éternel.

Ecoutez: la voix de Pierre a retenti. Il était temps, nous semble-t-il, qu'elle se fit entendre ; car l'ennemi avait jeté partout, dans le champ de la vérité, l'ivraie des doctrines erronées.

S'agit-il de rappeler à une génération ivre de fausse liberté les principes que nulle société ne peut méconnaître sans périr ? La parole de Pie IX, dans son immortelle et infailible *Syllabus* suffira à dissiper les plus dangereuses illusions. S'agit-il de ramener la philosophie chrétienne dans sa vraie voie ? La parole de Léon XIII achèvera de désabuser ceux que fascinait encore le fantôme cartésien "ce gallicanisme de la raison", comme l'appelle un illustre apologiste, et rendre au mouvement de la pensée catholique son orientation véritable, en lui donnant pour guide Saint Thomas.

Nouveau Josué, le vicaire du Christ a ordonné à cet astre lumineux placé par Dieu au firmament de l'Église de rester désormais immobile au milieu de sa course. Il a vu le peuple de Dieu lutter contre l'Amorrhéen, l'armée du so-

phisme et du mensonge, et il s'est écrié : "Soleil, ne marche pas vers Gabaon." O lumineux Docteur d'Aquin, ô sainte Théologie, éclairée par les splendeurs de la *Somme*, ne disparaissez pas de notre ciel (1).

Ouvrez donc vos portes, écoles de la Doctrine, dirai-je avec le Psalmiste, et laissez entrer le maître de la science. Quel est donc ce chef de gloire ? C'est le Docteur d'Aquin, l'Ange des écoles, l'oracle du monde.

Que partout les chaires retentissent de Thomas ! que les écoles l'acclament ! que tout le monde marche à sa suite, afin qu'une seconde fois, pour la gloire de Dieu et le triomphe de l'Eglise, s'accomplisse la prophétie de Maître Albert-le-Grand, et que la voix du "bœuf muet" retentisse dans l'univers entier.

Et nous voici maintenant à vos pieds, ô maître de la doctrine, dociles à la voix du grand Pontife, guidés par cette lumière du ciel, *lumen in caelo*, qui éclaire nos âmes, nous voulons être vos disciples, que dis-je ? nous le sommes depuis longtemps. Nous avons sondé les bases de la science humaine, et nous les avons trouvées instables et branlantes. C'est sur le roc solide de votre enseignement que nous voulons nous appuyer. Et nous ne craignons nullement d'amoinrir la dignité et de léser les droits de notre raison en nous soumettant à la voix de Pierre et à celle de Thomas.

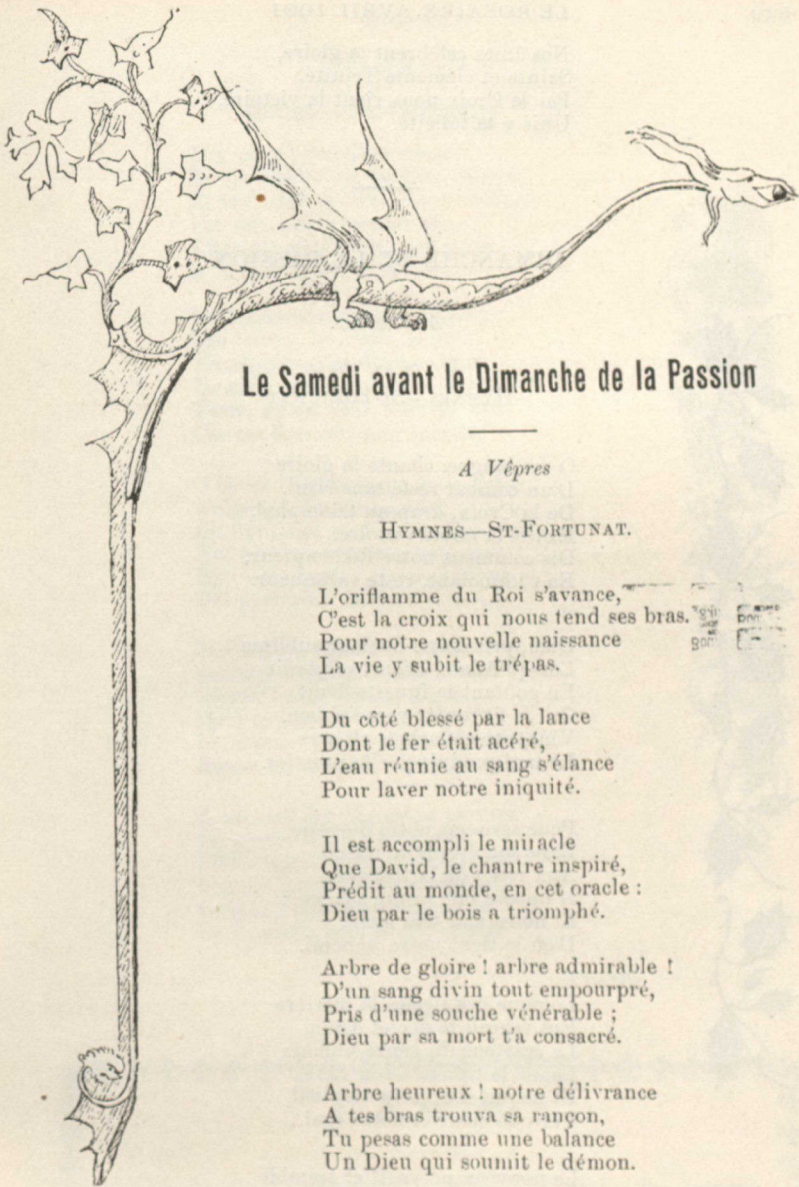
RECOMMANDATIONS

Une neuvaine à la T.-Ste Vierge et à S. Joseph pour un père de famille ivrogne;—11 malades;—1 examen;—4 vocations;—2 conversions;—1 retraite;—3 grâces particulières;—25 bonnes morts;—la paix et l'union dans 5 familles;—5 affaires temporelles importantes.

ACTIONS DE GRÂCES

Pour deux guérisons obtenues par l'intercession de N.-D. du Rosaire.

(1) Didiot, ouvrage cité, p. 237.



Le Samedi avant le Dimanche de la Passion

A Vêpres

HYMNES—ST-FORTUNAT.

L'oriflamme du Roi s'avance,
C'est la croix qui nous tend ses bras.
Pour notre nouvelle naissance
La vie y subit le trépas.

Du côté blessé par la lance
Dont le fer était acéré,
L'eau réunie au sang s'élançe
Pour laver notre iniquité.

Il est accompli le miracle
Que David, le chantre inspiré,
Prédit au monde, en cet oracle :
Dieu par le bois a triomphé.

Arbre de gloire ! arbre admirable !
D'un sang divin tout empourpré,
Pris d'une souche vénérable ;
Dieu par sa mort t'a consacré.

Arbre heureux ! notre délivrance
A tes bras trouva sa rançon,
Tu pesas comme une balance
Un Dieu qui soumit le démon.

Salut, ô Croix, notre espérance !
En ces jours amers du Sauveur.
Du juste augmente l'innocence,
Détruis les crimes du pécheur.

LE ROSAIRE, AVRIL 1901

Nos âmes célèbrent ta gloire,
 Sainte et clémente Trinité,
 Par la Croix nous vient la victoire,
 Unis y ta félicité.

DIMANCHE DE LA PASSION

A Matines.

HYMNES—ST-FORTUNAT

O ma langue, chante la gloire
 D'un combat resté sans rival.
 De la Croix, drapeau triomphal,
 Exalte la noble victoire.
 Dis comment notre Rédempteur,
 En s'immolant, reste vainqueur.

Dieu, pris d'une douleur sublime
 Lorsqu'Adam, hélas ! se perdit
 En goûtant le funeste fruit
 Qui le fit rouler vers l'abîme,
 Vint, par cet arbre, réparer
 Le mal produit par le premier.

Pour secourir notre détresse,
 Dans son éternelle raison,
 Aux ruses de la trahison
 Il oppose une sainte adresse ;
 Et notre mal sera guéri
 D'où le tient notre ennemi.

Lorsque des siècles la carrière
 Eut rempli le décret divin,
 Le créateur du genre humain
 Laisse le trône de son Père
 Et naquit d'un sein virginal,
 Vêtu de chair et notre égal.

Le nouveau né vagit et tremble
 Couché dans son étroit berceau ;
 Sa mère, dans un vil lambeau
 Réunit ses membres ensemble
 Et d'un Dieu les mains et les pieds
 De langes sont enveloppés.



A Laudes

HYMNES—ST-FORTUNAT.

Il a vu sa trentième année,
 Sa vie atteint ses derniers temps
 Et le Christ se livre aux tourments
 Par une action spontanée.
 L'agneau sur la croix est cloué,
 A la mort il est dévoué.

Le fiel augmente sa souffrance
 Les épines, les clous, le fer
 Transpercent sa divine chair
 Le sang jaillit et l'eau s'élance...
 Terre, astres, mer, tout est lavé,
 Car ces flots ont tout inondé.

O Croix ! instrument de la grâce !
 Arbre que l'univers bénit ;
 En feuillage, en fleurs, en produit,
 Nul autre arbre ne te surpasse.
 Heureuse croix ! glorieux clous
 Qui portez un fardeau si doux.

Noble bois, fléchis ta ramure,
 Soulage ces membres tendus,
 Dépouille ces dehors aigus
 Dont te recouvrit la nature,
 Et, comme un lit plein de douceur,
 Reçois les membres du Sauveur.

A toi seul fut l'heureux partage
 De porter le prix du péché,
 D'être pour l'homme naufragé
 L'arche qui le mène au rivage.
 O croix ! teinte du sang sacré
 De l'agneau pour nous immolé !

PRATO.



AVIS

Désormais, le **Samedi** de chaque semaine, une **messe basse** sera dite en notre église du Rosaire, à l'intention de nos **abonnés**.

SAINT PIERRE MARTYR

29 AVRIL

Le vingt-neuf avril, l'Eglise célèbre la fête de Saint Pierre de Vérone. Ce saint a si vaillamment combattu pour la défense de la foi, que le martyre a couronné jusqu'à son nom. Les peuples chrétiens l'ont appelé : *St-Pierre Martyr*. — St-Pierre naquit à Vérone, petite ville du nord de l'Italie vers l'an 1203. Ses parents étaient hérétiques. Mais Dieu veillait sur lui. A côté de l'influence de la famille, il lui en avait préparé une autre, celle de maîtres catholiques qui déposèrent dans son intelligence avec les premiers éléments des connaissances humaines, la semence de la foi. Elle y prit bientôt de profondes racines. A peine âgé de sept ans, rentrant un jour de l'école, un oncle sectaire manichéen s'avisa de lui demander ce qu'il y avait appris. "J'ai appris le *Credo*, répondit-il ; et il semit à réciter le *Credo* catholique. En vain son oncle l'interrompt, essaye de le ramener aux croyances de sa famille ; mais l'enfant reprend avec énergie : "Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre. Ainsi j'ai lu, ainsi j'ai appris, ainsi je dirai toujours !"

A quinze ans, Pierre partit pour l'Université de Bologne. Cette séparation de sa famille mettait sa foi à l'abri de toutes les sollicitations de l'hérésie ; car Bologne c'était un foyer de science catholique. C'était aussi, à l'époque où il y arriva, un foyer d'apostolat. St-Dominique y faisait entendre les derniers accents de son éloquence. Pierre assista à l'un de ses sermons ; son âme en fut tellement remuée que, sur le champ, il prit la résolution de tout quitter pour l'amour du Christ. Il alla donc se jeter aux pieds de l'homme de Dieu, et lui demanda humblement l'habit de son Ordre.

Quelques mois plus tard, le nouveau frère s'agenouillait auprès de la couche du saint Fondateur, et recueillait sur ses lèvres mourantes sa part d'héritage : "charité, humilité et pauvreté volontaire !"

Frère Pierre, il est vrai, n'avait vécu qu'un instant avec St-Dominique ; cependant il avait eu le temps d'ap-

prendre du Bx. Père que l'apôtre de J. C. doit aux yeux de tous briller par la sainteté de la vie et par la sûreté de la doctrine. Aussi, dès les débuts de sa vie religieuse, se livra-t-il à l'étude avec ardeur, sans négliger toutefois les observances monastiques.

Fils d'hérétiques, il connaissait toutes les ruses des ennemis de la foi, et savait leur subtilité à dénaturer le sens des saintes Ecritures. Il voulut donc être en état de répondre à toutes leurs objections. Le succès couronna son travail ; et quand il parvint au terme de son noviciat, il était prêt pour la lutte. Grand, jeune, d'une mâle beauté et d'une ardente éloquence, possédant à fond toutes les sciences sacrées avec tous les secrets de l'argumentation, d'un courage indomptable, transfiguré par l'épreuve qui, avait donné à sa sainteté ce je ne sais quoi d'achevé et d'irrésistible que les saints d'ordinaires n'ont guère qu'au déclin de leur vie : tel était fr. Pierre, le défenseur que Dieu allait donner à son Eglise.

L'Italie inquiète l'attendait. L'hérésie, à force de violence et de perfidie, s'était frayé un passage à travers les populations catholiques. Dans certaines provinces surtout elle levait la tête avec insolence. Elle avait ses maîtres pour tromper et séduire les âmes simples ; la foi faiblissait chaque jour.

Fr. Pierre entra donc dans la lice. En véritable athlète du Christ, il attaqua l'hérésie de front. "Il prêchait n'importe où, dit un de ses biographes, dans les rues, dans les carrefours, sur les places publiques, en plein marché, partout où l'espace se prêtait à une assemblée nombreuse. "Il expliquait la doctrine catholique, exposait sa morale, flagellait le vice. Et quand il avait ainsi raffermi les fidèles dans la vérité et ramené la lumière dans les âmes prêtes à succomber, il poursuivait les hérétiques, les contraignait à discuter, réfutait leurs erreurs, ajoutait souvent à la force de son argumentation l'autorité du miracle, et obligeait aussi les détracteurs de la foi ou à s'en retourner couverts de confusion, ou à abjurer leur fausse doctrine.

En peu de temps le Fr. Pierre était devenu le champion de la vérité et la terreur des ennemis de l'Eglise !

Le retentissement de son éloquence et la fécondité de son apostolat ne pouvaient échapper à l'attention pleine de sollicitude du vieux pape Grégoire IX. Ce Pontife ef-

frayé des progrès de l'hérésie; avait, lors du concile de Toulouse en 1229, donné à l'Inquisition une organisation plus précise et l'avait élevée au rang des tribunaux réguliers, avec pleins pouvoirs de réprimer l'erreur et de veiller à la sauve-garde des peuples. Et de crainte que les Évêques trop à la merci des influences locales ne fussent enclins à une clémence, toujours fatale dans de pareils cas, envers leurs subordonnés, il chargea des religieux, surtout les Frères Prêcheurs et Mineurs des fonctions du nouveau tribunal.

Voyant donc le zèle de fr. Pierre pour la défense de la foi, et les fruits de saluts que produisait sa prédication, il le nomma grand Inquisiteur, charge peu enviable en vérité, puisqu'elle exposait celui qui l'exerçait aux poursuites haineuses des hérétiques. Mais fr. Pierre n'était pas accessible à la crainte. La vérité était en jeu, le Vicaire de J. C. avait parlé; c'en était assez pour l'intrépide apôtre.

Un vaste champ de bataille s'offrait à son zèle: il se remit donc à combattre avec plus d'ardeur, sa parole devint plus véhémence, sa vie plus sainte, ses miracles plus éclatants.

Les hérétiques sentirent bien qu'ils n'auraient jamais raison d'un tel adversaire. Ils n'avaient plus qu'une ressource: se défaire de leur ennemi.—Ils trouvèrent un assassin nommé Carino qui, pour cinquante-cinq livres, promit de les en débarrasser.

Fr. Pierre cependant, par une faveur insigne de Dieu, avait assisté en esprit à toutes les délibérations de ses ennemis. Il avertit ses frères du complot et leur annonça l'heure et le lieu de son assassinat. Dans leur désolation, tous se mirent à implorer Dieu, le suppliant de ne point permettre cette abomination.

Or, tandis que les prières des Frères montaient ainsi vers le ciel, Carino s'était adjoint un compagnon, et guettait le moment favorable pour s'acquitter de sa promesse. Ce moment se présenta le samedi de Pâques.

Une affaire importante appelait l'inquisiteur à Milan. Fr. Pierre, toujours docile à la voix du devoir, se met immédiatement en route, accompagné seulement de quelques religieux. Sachant bien qu'il allait au martyre, son âme cependant n'en était pas moins sereine, et il chantait avec transport les louanges du Seigneur... *Victimae paschali lau-*

des... Il s'avancait ainsi bénissant Dieu, quand soudain, d'un fourré voisin de la route, s'élança un homme, une serpe à la main. D'un coup, il fend la tête de l'apôtre qui tombe baigné dans son sang. "Seigneur, dit-il, je remets mon âme entre vos mains !" Et ramassant le reste de ses forces, Pierre trempe son doigt dans le sang qui coule de sa blessure, et écrit sur la terre les premiers mots du symbole : *Credo in Deum* ! Et il expire.

Le lendemain on transporta le corps du St. Martyr au couvent des Dominicains de Saint Eustorge, à Milan, où il fut enseveli, et où on le vénère encore dans une chapelle derrière l'abside. Les populations se portèrent en masses vers son tombeau. Les miracles s'y multiplièrent, des conversions inouïables s'opérèrent parmi les hérétiques.

Innocent IV, admirant de tels prodiges, canonisa l'illustre défenseur de la foi, moins d'un an après sa mort, en 1253.

PIETRO.

CHRONIQUE

L'événement de mars a été, pour nos deux couvents de St-Hyacinthe et d'Ottawa, la célébration de la fête de S. Thomas d'Aquin.

A ST-HYACINTHE

Le nombre restreint des religieux ne permettant pas d'entreprendre une démonstration solennelle, la fête a été plutôt une fête de famille—toute religieuse et toute intime. A dix heures, nous avons eu la messe solennelle selon le rite de l'Ordre. Pas de musique à grand effet, mais seules les antiques mélodies du graduel, faites pour élever l'âme plutôt que pour étonner les oreilles. C'est encore ce qu'il y a de plus neuf dans nos églises, une belle mélodie de plain-chant bien interprétée.

M. l'abbé Lindsay, de l'Archevêché de Québec, a bien voulu, quoique fatigué d'une longue et persistante indisposition, se charger du sermon de circonstance. Nous voudrions donner à tous nos lecteurs le plaisir que nous avons eu à entendre cette parole sûre d'elle-même, qui dit parfaitement ce qu'elle veut dire et comme elle le veut dire. Nous ne pouvons malheureusement reproduire que quel-

ques pages—celles où le prédicateur a parlé de l'œuvre de S. Thomas et du renouveau des études théologiques. Il en pouvait parler en connaissance de cause, ayant été des premiers, dans notre pays, qui sont allés à Rome s'initier à la doctrine du S. Docteur, et des premiers lauréats de l'Académie St-Thomas.

Après la messe, S. G. Mgr l'évêque de St-Hyacinthe nous a fait l'honneur de partager notre frugal repas avec un clergé relativement nombreux, de la ville, du diocèse et d'ailleurs.

A OTTAWA

Après la récente installation des études théologiques dans notre couvent d'Ottawa, il fallait bien solenniser d'une façon extraordinaire la fête de Saint Thomas d'Aquin, le Maître vénéré dont nous suivons l'enseignement et la méthode.

Nos pères ont pensé que le meilleur moyen de donner à cet anniversaire un éclat inaccoutumé, était de rassembler dans notre église les divers corps théologiques de la ville. On avait donc invité spécialement à la fête les scholastiques Oblats, les Frères Mineurs Capucins et les Frères de la Compagnie de Marie. Tous ont répondu à cet appel avec un empressement qui combla notre attente.

Ils étaient là plus de cent trente religieux, moines d'un autre âge et congréganistes modernes ; d'habits différents, mais unis de sentiments et d'aspirations, et défenseurs d'une même cause ; groupés autour de l'Autel et de la statue de St-Thomas comme ils le sont autour de sa doctrine ; demandant à l'illustre Docteur une intelligence plus parfaite de ses enseignements, non pour satisfaire la curiosité, la vanité ou l'égoïsme, mais dans un désir fervent de rayonner au loin ces pures lumières, pour la plus grande gloire de Dieu, l'honneur de l'Église et le salut du peuple chrétien. Dans la nef, une foule pressée et recueillie, où figuraient les élèves de diverses maisons d'éducation, suivait pieusement les cérémonies du Saint Sacrifice. Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque d'Ottawa avait bien voulu présider cette fête de la science et de la foi, et célébrer pontificalement.

Le R. P. Duvic, Supérieur du Scholasticat des Oblats, assistait sa Grandeur comme archidiacre et quelques-uns

de ses religieux remplissant les autres offices avec les Frères de Montfort. La Messe des Anges fut chantée alternativement par les scholastiques, qui occupaient les abords du sanctuaire, et par les Capucins et les Dominicains, installés ensemble au Chœur.

Il était réservé au R. P. Lacoste, O. M. I. professeur à l'Université et membre de l'Académie romaine de St-Thomas, de prononcer le panégyrique du Saint Docteur. Il rappela d'abord, en termes simples et délicats, toutes les joies qu'apporte avec elle la fête patronale des étudiants catholiques. Puis, après avoir exposé la mission doctrinale de l'Eglise et la marche progressive de son enseignement, depuis les origines jusqu'au treizième siècle, il nous fit voir le rôle joué par St-Thomas dans le grand mouvement scientifique de cette époque, la place qu'il occupa dans l'Eglise par le passé et celle que lui réserve l'avenir, si les catholiques, dociles à l'impulsion de Léon XIII et penchés sur les écrits du saint Docteur, continuent de puiser dans ces réserves profondes les secours dont ils auront besoin pour affermir et défendre leur foi.

La cérémonie fut close par la vénération d'une relique de Saint Thomas.

Des journées comme celle-là peuvent consoler de bien des travaux et de bien des sacrifices.

L. A. M.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

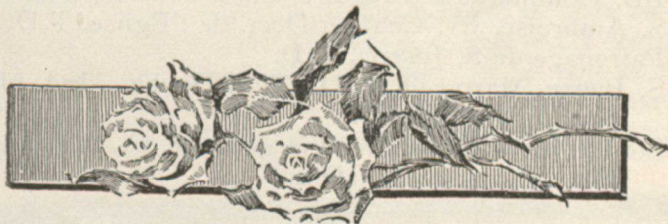
M. Georges Tanguay, St-Gervais (Bellechasse).

Melle Adeline Gauvreau, Québec.

M. David Carufel, Sommerset, (Wisconsin).

Dame Vve Edouard Morissette.

Delle Célestine Brien.



CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS D'AVRIL

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

- 1 Lundi Saint.
 - 2 Mardi Saint.
 - 3 Mercredi Saint.
 - 4 Cène de Notre-Seigneur.
 - 5 Vendredi Saint.
 - 6 Samedi Saint.
 - 7 Pâques. T. D. avec oct. sol. Ind. plén. du Rosaire.
 - 8 De l'Octave. T. D. de 2e classe.
 - 9 De l'Octave. T. D. de 2e classe.
 - 10 De l'Octave.
 - 11 De l'Octave.
 - 12 De l'Octave.
 - 13 De l'Octave.
 - 14 Dimanche de la Quasimodo. Octave de Pâques. Sol.
Ind. plén. du Saint Nom de Jésus.
 - 15 S. Herménégilde, Martyr. D.
 - 16 S. Vincent Ferrier, Conf. de N. O., T. D. Ind. plén.
pour tous les fidèles.
 - 17 Bse Claire Gambacorti, Veuve de N. O. Double.
 - 18 S. Gabriel Archange, T. D.
 - 19 S. François de Paule, Conf. D.
 - 20 Ste Agnès de Montipulciano, Vierge de N. O., T. D.
Ind. plén. pour tous les fidèles.
 - 21 Bx Barthélemi, Martyr de N. O. Double.
 - 22 Les Stigmates de Ste Catherine de Sienne, Vierge de
N. O. Double.
 - 23 S. Georges, Martyr, Simple.
 - 24 La Ste Couronne d'Epines. T.D.
 - 25 S. Marc, Evang. T.D.
 - 26 BB. Dominique et Grégoire, Conf. de N.O. Double.
 - 27 S. Ambroise, Ev. Conf. et Doct. de l'Eglise. T.D.
 - 28 Patronage de S. Joseph, T.D.
 - 29 S. Pierre, Martyr de N. O. Tout Double. Ind. plén.
pour tous les fidèles.
 - 30 Ste Catherine de Sienne, Vierge de N. O., T. D. Ind.
plén. pour tous les fidèles
-